

PRIX FEMINA

IL A CONVERTI CES DAMES AU "NOUVEAU ROMAN"

Robert Pinget est très gentil

PAR JEAN PRASTEAU

Quelques lustres, quelques lanternes pendent encore dans le hall de l'immeuble habité, à Saint-Germain-des-Près, par Robert Pinget, le lauréat des dames du Femina, rappelant la grande époque du Saint-Yves. Ici, au temps de l'avant-guerre, Valéry prenait le thé. Là, pendant les années sombres, vint Brossolette la veille de son arrestation. Et puis, au pied de cet escalier à la si jolie rampe, Lili Bontemps agita ses jupons 1900 et Armand Fèvre, le demi-solde de la rive gauche, chanta *Le rêve passe*, le gibus sur l'œil.

Le rêve s'est arrêté au dernier étage et, au lendemain de l'apothéose, Robert Pinget apparaît dans un décor de cheminées.

Le ciel est par-dessus son toit et apparaît, si bleu, dans la vitre d'une tabatière.

— Evidemment, l'endroit est charmant. Mais, le matin, les pigeons font un affreux vacarme !

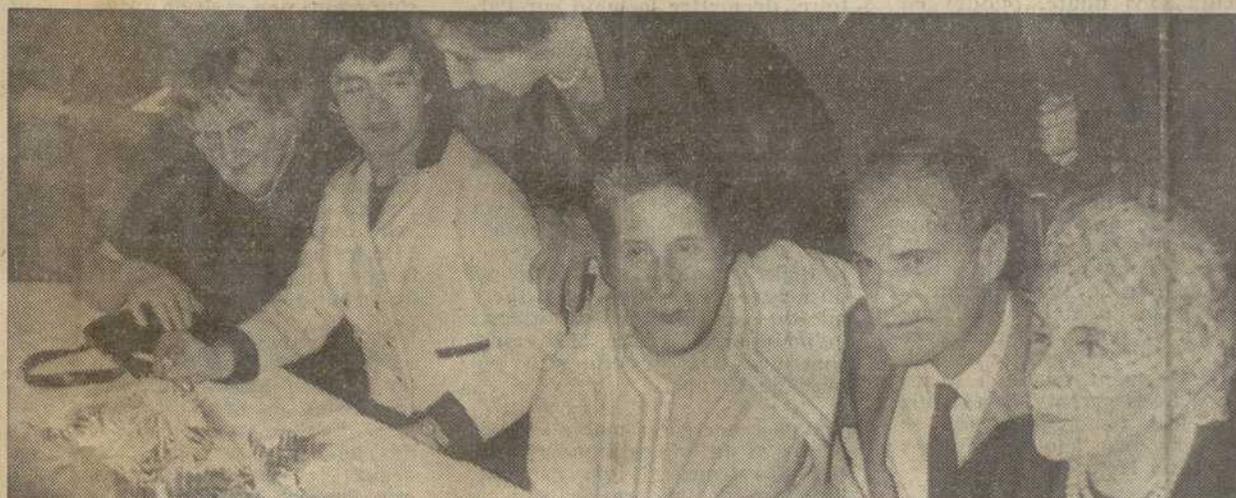
Robert Pinget jouit d'une fâcheuse réputation chez les interviewers professionnels. Quand on lui dit : « Monsieur Pinget, qu'avez-vous à nous dire ? », il répond généralement : « Rien ! » Voilà, en effet, qui peut surprendre à notre époque : lorsqu'il n'a rien à dire, M. Pinget ne dit rien !

En vérité, il n'a pas vraiment rien à dire. Je le soupçonne même d'avoir beaucoup à dire. Seulement, sa verve ne s'exerce pas sur tous les sujets. Ainsi, sur lui-même, il n'a strictement rien à déclarer. Et cela pour une raison tout à fait valable : M. Pinget n'existe pas !

— En fait, je n'existe que sur le papier. Je ne vis que dans mes livres. J'existe dans un monde imaginaire. Vous me demandez, par exemple, quelle fut mon enfance ? Je n'en sais rien. Il y a mon enfance telle qu'elle fut réellement et telle que l'imaginaire la reconstitue. Parler de ma vie personnelle ? Elle ne m'intéresse pas ; pourquoi intéresserait-elle quelqu'un d'autre ? J'aime me découvrir dans mes livres. Les lecteurs peuvent en faire autant...

Pourquoi M. Pinget, qui ne s'intéresse absolument pas à sa vie personnelle, met-il autant de passion à se découvrir dans son œuvre ?

— C'est assez mystérieux... Il faut en revenir à mon imagination, qui me pousse à écrire, ce que les ro-



AFFECTUEUSEMENT ENCADRÉ PAR M^{me} SIMONE ET ELISABETH BARBIER, L'HEUREUX LAUREAT. A GAUCHE, ZOË OLDENBOURG ET GERMAINE BEAUMONT : Ah ! si Dominique Rolin était là !

Photos René Parl

mantiques appelaient l'inspiration. Je ne peux pas faire autrement que d'écrire. Je le répète, je ne vis que dans mes livres...

L'univers de Robert Pinget, sous le ciel de Paris, est bien étrange. Un fétiche africain sommeille près de la porte ; derrière la vitre d'une bibliothèque volent des chauves-souris et grimacent des singes. Les teintes des tapis, des rideaux, des tommettes du sol vont du véronèse au brique. Tous les meubles semblent peints dans les mêmes couleurs mates.

— Les Pucès ! me confie-t-il en désignant du pouce un siège multicolore.

Robert Pinget pèse ses mots, les épiluche soigneusement.

— Au fond, je suis un poète avant tout. J'ai donné à ma poésie la forme du roman. Dans sa forme traditionnelle, elle ne m'intéresse pas...

Germaine Tailleferre a mis en musique quelques poèmes de ses vingt ans. Mais c'est loin déjà...

— Pourquoi cette forme et non une autre ? C'est tout le problème de la création, celui de tout artiste. Je le traînerai comme un boulet

jusqu'à ma mort... Etre honnête... Je ne peux pas l'être plus que je le suis en écrivant mes livres. Je me suis détaché de la peinture, car je me suis aperçu que je m'exprimais davantage avec les mots...

Le « nouveau roman » serait-il poésie ?

— Il est temps de lever le voile sur le nouveau roman. Le nouveau roman, c'est la poésie du langage. Pour certains, c'est vrai, « roman » est un mot impropre. En fait le mot « roman » couvre un contenu bien différent selon les époques. Pourquoi a-t-on appelé « roman » le *Roman de la Rose* ?

Le téléphone sonne. On l'appelle de la rue Cognacq-Jay, ce qui permet à Robert Pinget de dire combien il est fasciné par la télévision, qu'il attend d'elle avant tout l'authenticité. Un grand écran se dessine dans l'ombre, près de la vieille cheminée prussienne. Il semble soudain emplir toute la pièce. Cet homme de langage se gorge d'images.

— Robert Pinget, vos lecteurs, surtout ceux de *L'Inquisiteur*, s'émerveillent devant le naturel des phrases. On se demande si vous ne les cueillez pas au hasard des

conversations comme des bigarreaux dans un cerisier.

— Non ! Je ne prends jamais de notes ; je n'utilise jamais un magnétophone. Je travaille sur le papier et c'est un travail énorme. On parle mal à Paris, mais en Touraine je ne peux décoller l'oreille des conversations surprises dans un bistrot. J'aime entendre parler et mon subconscient enregistre. Je me plais à New York, à Mexico, mais je ne pourrais y vivre parce que, voyez-vous, j'ai besoin d'entendre ma langue maternelle.

Sous les toits de Saint-Germain-des-Près, il pleut décidément des contradictions. Comment M. Pinget, citoyen d'un monde imaginaire, peut-il avoir tant besoin d'un langage réel ?

— Cela aussi, je ne le comprends pas. Toutefois, disons que, quoique mon pays soit encore imaginaire, je le sens de plus en plus réel... Oui, j'ai la passion du langage parlé d'aujourd'hui, de la langue vivante. Le langage parlé est tellement plus beau, tellement plus expressif que le langage littéraire ! Ne pas user de ce langage serait comme si je me refusais à mettre du rouge, par exemple, dans mes tableaux...

— Et ça ?

Je pointe un index impertinent en direction d'une grosse grammaire abandonnée sur un guéridon chinois.

— Je m'en sers rarement. J'ai voulu, l'autre jour, contrôler l'exactitude d'une forme peu employée, le passé surcomposé, et j'ai oublié le livre là. Oui, on peut dire « j'ai eu fait » et « j'avais eu fait » et « j'aurais eu fait »... Il faut parfois prendre une forme du passé...

Et le théâtre, Robert Pinget ?

— Ah ! le théâtre !... Là, la voix se dépersonnalise complètement. Le travail est moins difficile. Le théâtre, je l'ai un peu sacrifié ces dernières années. Il fallait que j'écrive *L'Inquisiteur* et *Quelqu'un*. Mais je vais m'y remettre. Il est probable que Madeleine Renaud et Jean-Louis Barrault vont donner, en mars, *L'Hypothèse*, qui a été créée en coup de vent à la Biennale de Paris...

Pinget écrit sur une table de style, elle aussi barbouillée de peinture verte, et il ne peut écrire que chez lui. Depuis un an, il a un autre « chez lui » en Touraine. Miracle, dans cette vieille maison campagnarde, il peut écrire aussi. Ce n'est pas l'homme des trains, des cafés. Encore un contraste !... Il lui faut le réel, le solide de ses murs pour barboter dans l'imaginaire.

Robert Pinget est une cible facile pour la critique. Comment réagit-il aux coups de plume qui, parfois, peuvent avoir la force de frappe d'une massue ?

— Je n'y suis pas indifférent. Voyez-vous, je ne suis pas sûr de moi, mais persuadé que je suis en train de construire une œuvre. Je vais à l'aventure, alors que je suis toujours en train de me demander dans quel marécage je vais aboutir... Comment serais-je insensible ?... Racine pleurerait en lisant les mauvaises critiques...

Il y a un mot qui est revenu souvent dans notre entretien et que je n'ai pas mentionné jusqu'alors. Je l'ai entendu aussi fréquemment lorsque ses amis parlent de lui. « Pinget est gentil. » Comme c'est vrai ! Robert Pinget est gentil, très gentil, gentil jusqu'au point de faire tomber tout l'appât péjoratif dont on enveloppe aujourd'hui le mot.

Jean Prasteau.